

# Présence et Action Culturelles

## Points de vue

### Vers une éthique de l'environnement (IV) : L'humanité contre l'animalité ?

Jean Cornil

Président de la Régionale PAC Bruxelles  
Député fédéral

Face à la dégradation toujours plus préoccupante des conditions physiques de la terre, l'urgence d'une mutation de civilisation devient chaque jour plus évidente si l'on veut espérer sauver la vie même sur cette planète. Jean-Pierre Dupuy l'illustre à sa manière : « j'ai l'intime conviction que notre monde court droit à la catastrophe, et qu'un ensemble de réactions en chaîne frappera avec une violence inouïe les futures générations »<sup>1</sup>. Et à ceux qui y verraient un pessimisme exagéré ou une perspective apocalyptique digne du millénarisme chrétien, il rétorque avec subtilité dans son ouvrage « Pour un catastrophisme éclairé » : « (...) s'il faut prévenir la catastrophe, on a besoin de croire en sa possibilité avant qu'elle ne se produise. Si, inversement, on réussit à la prévenir, sa non-réalisation la maintient dans le domaine de l'impossible, et les efforts de prévention en apparaissent rétrospectivement inutiles »<sup>2</sup>. C'est donc bien en imaginant l'impensable, l'extinction du vivant après

une chaîne impressionnante de conflits et de souffrances, aussi abstrait et peu crédible cela soit-il encore aujourd'hui dans les imaginaires à (très) court terme des humains, que l'on pourra envisager y échapper par des mesures proportionnées à la menace. L'horizon politique ne se conjugue plus aux rêves révolutionnaires mais à l'évitement de l'engloutissement final. Ne plus faire le bien mais éviter le pire. Les temps changent, le temps change.

En regard de cette affolante perspective, j'essaie de tracer au fil de ces points de vue des bribes conceptuelles, des éléments épars permettant d'élever le niveau de conscience face à cet enjeu « qui n'a aucun précédent dans l'histoire de l'espèce » comme l'écrit André Lebeau en ouverture de son *Enfermement planétaire*<sup>3</sup>. Et ce futur inouï qui gronde à nos destins oblige à une révision radicale de nos rapports à la nature car « les écosystèmes constituent jusqu'à nouvel ordre l'horizon indépassable de toute

activité humaine et toute gestion de l'existence matérielle ne peut se faire que sur base de la reconnaissance de la dépendance à la nature, une nature transformée certes »<sup>4</sup>. Or, la temporalité humaine a dépassé la temporalité naturelle, conséquence du mode de production capitaliste, qui transforme de manière exponentielle la nature pour offrir le plus grand nombre possible de richesses sur le marché. La conflagration entre la finitude des ressources naturelles et le caractère illimité de la croissance, dont les premiers craquements commencent à nous parvenir, des réfugiés climatiques à certains phénomènes naturels extrêmes, nous oblige donc impérativement à modifier profondément notre attitude impérialiste vis-à-vis du monde de la nature.

Et notre attitude vis-à-vis du temps. Car, comme le rappelle le philosophe espagnol Daniel Innerarity, après le colonialisme spatial nous pratiquons un véritable colonialisme temporel à l'égard des générations futures<sup>5</sup>. Nous nous privilégions nous les vivants du présent face à l'avenir. Et nous nous privilégions nous les humains face à la flore, au minéral, à la faune. Faut-il alors accorder des droits subjectifs aux merveilles de la nature afin de mieux les protéger ? C'est la thèse de l'écologie profonde : la nature a une valeur intrinsèque telle que tous les êtres naturels doivent être déclarés sujets de droit afin de fonder un système juridique biosphérique<sup>6</sup>. Avec une évaluation éthique claire comme conséquence de ce droit de la nature :

« Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique »<sup>7</sup>. Le risque de ce fondamentalisme écologique qui débouche sur de la misanthropie peut vite s'évaluer au regard de certaines tentations totalitaires et eugéniques qui s'opposeraient de front avec tous les principes de l'humanisme moderne<sup>8</sup>. Mais ce n'est pas pour autant que l'anthropocentrisme démesuré face à notre environnement doit être célébré, bien au contraire, puisqu'il conduit à des processus de dégradations irréversibles de la biosphère. Fragile et instable équilibre entre l'affirmation de la créativité sans commune mesure de l'espèce humaine et le respect et la préservation des écosystèmes qui représentent notre maison commune et dont nous dépendons comme ils dépendent désormais de nous.

Prenons l'animal, le mammifère en particulier puisqu'il est le non-humain le plus proche de nous (et singulièrement le chimpanzé dont nous avons plus de 99 % de gènes en commun). Pourquoi se soucier de « nos frères d'en bas », comme les nommait Clemenceau, à l'heure de la production industrielle des abattoirs ?<sup>9</sup> D'abord, parce que la disparition actuelle des espèces, le recul tragique de la biodiversité, par les perturbations des cycles naturels qu'ils entraînent, vont poser à l'homme de redoutables problèmes. Comme, par exemple, l'extinction progressive des abeilles et autre insectes qui fera de la

pollinisation une difficulté majeure pour l'avenir. Ensuite parce que, comme l'écrit Jacques Julliard, « la reconnaissance de l'homme par l'homme passe par la reconnaissance de l'animal par l'homme. »<sup>10</sup> Autrement dit, l'exploitation de la nature, et singulièrement des espèces vivantes, par la mobilisation des valeurs qu'elle implique, ressort de la même logique que l'asservissement des hommes entre eux. Se couper de l'animal revient à se couper de sa propre humanité. Charlotte Luyckx Verdin cite le naturaliste américain Mac-Millan qui affirme : « Il faut sauver les condors, pas tellement parce que nous en avons besoin, mais surtout parce que pour les sauver, il faut développer les qualités humaines dont nous avons besoin pour nous sauver nous-mêmes »<sup>11</sup>.

L'empathie avec les autres vivants, auquel notre destin est indissociablement lié, dresse des frontières et des limites face à notre exploitation sauvage de la nature. On ne peut pas tout se permettre. Rien de plus stupide dès lors que l'argumentaire qui dénie toute pitié et toute sympathie envers le règne animal au motif que des enfants meurent dans les bidonvilles. C'est non seulement scientifiquement inexact car nous avons profondément besoin de l'animal, et d'abord dans notre imaginaire, mais surtout éthiquement plus que discutable comme si la compassion envers les bêtes nous empêchait par ailleurs d'en nourrir une à l'égard des misères et des souffrances

humines. Il s'agit donc de réhabiliter l'animal. De ne plus le considérer comme une machine à l'instar de Descartes mais comme un partenaire doué d'une vie intérieure et de multiples talents comme le démontrent les travaux de l'éthologie moderne.

La frontière entre humanité et animalité se fragilise sans cesse. Comme le rappelle Elisabeth de Fontenay : « toutes les recherches scientifiques (...) ne peuvent que ruiner dans ses fondements implicites et bien-pensants la sacro-sainte foi humaniste et toujours quelque peu créationniste que nous avons dans l'unicité et la prééminence de notre espèce. Ces disciplines achèvent de faire déroger l'homme, mettant fin à une arrogance occidentale presque immémoriale »<sup>12</sup>. Faut-il alors pour autant traiter l'animal comme un homme et promouvoir les grands singes au rang de sujets de droit ? Non répond Elisabeth de Fontenay : plaider pour les formes de vie, respecter la biodiversité n'enlève en rien la place singulière que l'humain occupe dans l'ordonnement de la nature, « à la condition de reconnaître que cette singularité n'est pas un privilège mais une charge »<sup>13</sup>.

---

<sup>1</sup> Dupuy Jean-Pierre, *Comment je suis devenu philosophe*, sous la direction de Stéphanie Arc, Le Cavalier bleu éditions, 2008.

<sup>2</sup> Dupuy Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé, Quand l'impossible est certain*, Seuil, 2002, p. 13.

<sup>3</sup> Lebeau André, *L'enfermement planétaire*, Gallimard, Le débat, 2008.

---

<sup>4</sup> Gollain Françoise, « Pour achever la modernité » dans la revue Entropia, n° 5, automne 2008, p. 12.

<sup>5</sup> Innerarity Daniel, « Le futur ne doit pas être la poubelle du présent », Le Nouvel Observateur, 7 novembre 2008.

<sup>6</sup> Bourg Dominique, *Les scénarios de l'écologie*, Hachette 1996, p. 34.

<sup>7</sup> Léopold Aldo, *Almanach d'un comté des sables*, Aubier 1995.

<sup>8</sup> Voir à ce sujet :

Ferry Luc, *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Grasset, 1992

Ost François, *La nature hors la loi*, La Découverte, 1995

Serres Michel, *Le contrat naturel*, Editions François Bourin, 1990

<sup>9</sup> Voir à ce sujet le saisissant documentaire de Yann Arthus-Bertrand, *Six milliards d'Hommes à nourrir*, DVD Vu du Ciel 3, France 2 Editions, 2008.

<sup>10</sup> Julliard Jacques, « Nos frères d'en bas », Le Nouvel Observateur, 4-10 janvier 2007.

<sup>11</sup> Luyckx Verdin Charlotte, « La véritable révolution verte est d'abord une révolution intérieure », Carte blanche, Le Soir, 10 août 2007.

<sup>12</sup> de Fontenay Elisabeth, *Les philosophes et la « bêtise »*, Philosophie Magazine n° 2, juin-juillet 2006.

<sup>13</sup> David Catherine, « L'homme, cette drôle de bête », Rencontre avec Elisabeth de Fontenay, Le Nouvel Observateur, 17-23 juillet 2008.



Agir par la Culture

**Information / contact : [editions@pac-g.be](mailto:editions@pac-g.be)**

© Présence et Action Culturelles – Analyses – 2008/24

8, rue Joseph Stevens • 1000 Bruxelles

Tél : 02/545 79 11 • [www.pac-g.be](http://www.pac-g.be)

Editeur responsable : Yanic Samzun

Avec le soutien du Service de l'Éducation permanente du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles et de la Loterie nationale.

Toutes nos analyses sont disponibles sur notre site [www.pac-g.be](http://www.pac-g.be), rubrique « Publications ».